

Domenica De Falco, *La Femme
et les personnages féminins chez les Goncourt*,
Paris, Champion, coll. « Romantisme et modernités »,
n° 138, 2012, 328 p.

Sébastien Roldan

CERIEL - Université de Strasbourg

Depuis un quart de siècle, la critique littéraire, sous l'impulsion du mouvement féministe, a accordé beaucoup d'attention à la représentation de la femme et du féminin au sein des littératures de tous horizons. Le grand XIX^e siècle en France constitue l'un des points focaux de cette enquête, et ce, pour deux raisons principales : d'une part, c'est à ce moment-là que sont posées les assises d'une société qui est encore la nôtre; d'autre part, l'égalité des hommes et le décloisonnement des classes sociales si chèrement acquis alors s'accompagnent de

l'accroissement de l'inégalité et du cloisonnement des sexes. C'est durant la seconde moitié du siècle que cette tendance « compensatrice » atteint son point culminant quand, en littérature, l'archétype de l'ange, idéal inatteignable de pureté céleste, cède le pas à celui de la femme fatale, rivale duplice à la chair inextinguible. Aussi de nombreux ouvrages et études ponctuelles récents ont-ils été consacrés à examiner l'image des protagonistes féminins telle qu'on la rencontre chez Baudelaire et les poètes symbolistes ou chez des romanciers comme Zola, Villiers de l'Isle-Adam ou Rachilde.

Mais qu'arrive-t-il lorsque l'enquête est poussée jusqu'à entrer dans l'œuvre d'écrivains comme Edmond et Jules de Goncourt, dont l'hostilité envers la femme dépasse notoirement celle de la plupart de leurs contemporains? Grande est la tentation de discréditer d'emblée les écrits des deux frères sur la base d'un florilège de citations plus truculentes les unes que les autres, lorsqu'il s'agit d'étudier les figures féminines chez les auteurs du *Journal*, ce monument de la misogynie fin-de-siècle. Voilà le premier écueil qu'évite Domenica De Falco dans le bel essai qu'elle a fait paraître aux éditions Champion, *La Femme et les personnages féminins chez les Goncourt*. Si elle met en lumière la part conjoncturelle qu'il y a dans le mépris affecté par les deux frères envers les femmes (un mépris lisible dans la presque totalité des écrits du temps), l'auteure signale également que, sous la plume des Goncourt, « cette misogynie est si manifestement exprimée qu'elle devient suspecte » (p. 17). C'est donc une invitation à faire la part des choses que nous propose d'abord l'auteure. Celle-ci se montre sensible au fait que le XIX^e siècle, malgré tout, est « l'époque où une position de sujet à part entière devient possible pour la femme (du moins théoriquement) » (p. 17). Or, la littérature naturaliste

en général et tout spécialement l'œuvre des Goncourt tendent à problématiser de manière éloquente cette liberté nouvellement acquise au « sexe faible » : l'insistance de ces écrivains sur la soumission constante et presque complète de la femme à l'empire de ses sensations et aux rythmes biologiques de son corps remet en cause tacitement (et parfois explicitement) l'idée du libre arbitre féminin.

On voit tout l'intérêt dégagé par un ouvrage comme celui de Domenica De Falco, qui aborde de front ces épineuses questions, essentielles à l'univers goncourtien, à la poétique naturaliste, autant qu'au discours social de l'époque. Déployant une somme impressionnante d'érudition, l'auteure offre les jalons historiques, sociaux, scientifiques, mais aussi littéraires, marquant l'évolution du statut de la femme au cours du XIX^e siècle. Elle souligne la « démystification progressive et généralisée » du féminin par « une vision moins idéale et de plus en plus charnelle et désenchantée » (p. 33). La femme, cet être fait de chair que le siècle positiviste relègue « objectivement » (mensurations et statistiques à l'appui) au statut d'intermédiaire entre l'homme et l'animal, s'impose en effet dans *l'épistémè* comme une instance prisonnière d'une physiologie par définition détraquée (qu'il revient au mari de redresser) et, de ce fait, est perçue comme un agent potentiellement néfaste à la collectivité (puisque vouée à la déperdition morale et sociale) : « Ce corps – malade, imparfait, déséquilibré – est donc donné à la femme comme son pire ennemi : non seulement il la fait souffrir, mais elle doit s'en méfier, car aucun contrôle, aucune discipline ne pourraient enrayer ses pulsions ni corriger ses excès » (p. 28), note entre autres l'auteure.

Montrant un talent particulier pour relever les contradictions et apories du discours social de l'époque, Domenica De Falco propose un essai formé de trois parties qui sont autant d'attributs définitoires de la femme selon les Goncourt : « Corps », « Parures » et « Discours ». Chacun de ces grands moments de la réflexion se subdivise en une série de chapitres (de six à dix, selon la partie) permettant de cibler ou bien un aspect spécifique de l'attribut à l'étude ou bien le traitement que reçoit cet attribut dans l'un ou l'autre des romans goncourtiens. Défilent ainsi les questions du corps marchandise et du corps spectacle, celles de la mode et de l'emmurement de la femme sous les étoffes dont elle se pare, celles du mot d'esprit féminin et de la parole empruntée de l'actrice ou de la religieuse. Au passage, l'auteure offre des analyses approfondies de chacun des nombreux romans où les Goncourt font d'un personnage féminin la figure centrale. Une bibliographie exhaustive des œuvres des deux frères (incluant les rééditions) et des travaux qui leur ont été consacrés facilite le repérage des données; elle est assortie d'un index des noms propres et d'une table des matières fort bien montée, permettant au lecteur de naviguer aisément à travers le volume.

La réflexion, ici, prend un ferme appui sur les travaux antérieurs consacrés à l'œuvre des Goncourt (R. Ricatte, J.-L. Cabanès, P.-J. Dufief, B. Vouilloux, etc.) et sur ceux qui ont exposé la figure de la femme dans l'imaginaire social du second XIX^e siècle (N. Schor, B. Dijkstra, A. Martin-Fugier, M. Dottin-Orsini, J. Borie). Elle n'en ouvre pas moins de belles pistes quant aux enjeux essentiels de la beauté et de la parure féminines. De plus, l'auteure retrace la difficile prise de parole des femmes dont le seul langage à être entendu est celui – non verbal – que véhicule le corps; elle réévalue en outre la « féminité », ce

néologisme goncourtien, qui désigne à la fois une féminité innée encore en train de naître de l'animalité adolescente (selon la préface de *La Faustin*) et une féminité d'une grâce exquise qui distingue la Parisienne des autres jeunes femmes (dans *La Fille Élisa*).

Le lecteur de *La Femme et les personnages féminins chez les Goncourt* s'enthousiasmera pour certains rapprochements effectués par Domenica De Falco, qui sont inhabituels au sein de la critique goncourtienne. Pensons au parallèle entre les Goncourt et le philosophe misogyne Arthur Schopenhauer (auteur de la *Métaphysique de l'amour* et de *l'Essai sur les femmes*), un penseur qu'ils n'ont pas lu, mais dont la pensée converge puissamment avec la leur. Il faut aussi mentionner, de manière analogue, la très grande présence de Charles Baudelaire dans cet essai : le « Peintre de la vie moderne » y sert de point de comparaison favori. À la fois étonnants et réjouissants, ces recouplements inusités dans le vaste champ de la pensée du XIX^e siècle attestent l'originalité du regard posé par l'auteure et enrichissent de beaucoup la portée de ses observations. On retiendra également quelques belles remarques faites à propos des plus riches et complexes protagonistes goncourtiens, dont l'analyse permet à Domenica De Falco de montrer sa très grande perspicacité de lectrice : se trouvent ainsi débusqués la mort qui loge à même le corps de la femme dans *Germinie Lacerteux* (p. 79), le pouvoir d'épanouissement détenu par la religion dans *Sœur Philomène* et *Madame Gervaisais* (p. 58), la « défloration symbolique » vécue par l'héroïne éponyme de *Chérie* au moment d'endosser la robe blanche de première communiant, laquelle, aux yeux de la jeune fille, vaut pour la robe de mariage (p. 148). Enfin, on saluera le fait que les notes de bas de page ne se bornent point à

rapporter l'information bibliographique des citations données, mais offrent souvent des compléments d'analyse précieux et clairvoyants; il en va ainsi de la note où l'auteure décompose le nom de Jupillon syllabe par syllabe, afin d'interpréter les grâces de l'onomastique goncourtienne (p. 162).

Le mouvement général de l'ouvrage, repérable également à l'échelle réduite de chacune des trois parties, consiste à exposer d'abord avec force détails (parfois sur des dizaines de pages) le contexte épistémologique et le discours social qui façonnent les représentations du féminin de l'époque, pour ensuite examiner l'image de la femme telle que l'offrent les Goncourt dans leurs romans et dans le *Journal*, à partir d'un florilège de citations puisées çà et là parmi les écrits goncourtiens. Coupant les extraits cités de leur contexte narratif et diégétique, cette approche court le risque de réduire le texte littéraire au rang de pur document historique et de l'asservir au rôle de simple miroir de la réalité discursive du temps. Heureusement, l'auteure, dans ses analyses, montre en règle générale beaucoup d'adresse et une maîtrise exemplaire des concepts ou des enjeux discursifs abordés, de sorte qu'elle met bien en évidence les paradoxes inhérents au discours tenu par les Goncourt et, plus largement, par leur siècle à propos du corps, du vêtement et de la parole féminins. Il faut dire que sa compréhension de l'œuvre des deux frères s'affirme avec justesse et finesse : son intelligence des phénomènes textuels propres à l'écriture goncourtienne la conduit à poser nombre d'hypothèses heureuses et fécondes, par lesquelles elle parvient à déboulonner plusieurs mythes tenaces et spécieux entourant la pratique d'écriture des frères romanciers et diaristes.

Cependant, certains de ces éclairs de génie où la lucidité et le discernement de Domenica De Falco ouvrent de nouvelles perspectives auraient exigé une démonstration plus développée pour bien convaincre les lecteurs moins familiers de l'œuvre ou de l'univers des Goncourt. Mais si, par moments, l'analyse des données textuelles paraît timide, naïve ou simpliste (lorsque la réflexion s'en tient à exposer les tensions idéologiques mises en jeu par la figure de la femme et ses attributs), l'on ne s'égare jamais à la lecture de l'essai de Domenica De Falco. D'ailleurs, le texte est découpé en courts chapitres, eux-mêmes à l'occasion subdivisés en sous-sections qui orientent le propos à intervalles réguliers et permettent au lecteur de mettre à bon profit la table des matières, afin de cibler le passage précis qui l'intéresse. Sans doute cet aspect plus « scolaire » de l'ouvrage est-il un vestige encore trop apparent de la thèse que fut d'abord ce texte. Il n'en demeure pas moins que la multiplication de segments récapitulatifs ou prospectifs dessert la lecture continue du livre page à page, à quoi s'ajoutent les redondances et le côté hachuré du texte, qui rompent le rythme et la fluidité de la pensée si bien qu'on a parfois l'impression de passer du coq à l'âne en cours de démonstration.

Malgré ici et là quelques erreurs d'inattention (emploi de la locution « les Goncourt » pour parler d'un roman écrit par le seul Edmond, défaillances de la mise en page lors de certaines citations longues) ou répétitions gênantes (plusieurs notes ressassant la même information, extraits cités en deux endroits différents du livre pour prouver la même notion), la pensée de l'auteure dans cet ouvrage est limpide et progresse sans s'encombrer de détails anecdotiques ou de digressions oiseuses. Corollairement toutefois, certains concepts phares appartenant à la *doxa* de l'époque et aujourd'hui discrédités

sont trop vite expédiés; par exemple, la théorie de l'imprégnation popularisée par Michelet (mentionnée plusieurs fois par l'auteure) aurait mérité d'être expliquée pour le lecteur néophyte, ne serait-ce que brièvement, dans le cadre d'un ouvrage comme celui-ci. Comme tout livre, l'essai de Domenica De Falco a le défaut de ses qualités.

Si, dans cette monographie sur deux auteurs encore aujourd'hui trop peu lus, il arrive qu'on feuillette vingt-cinq pages sans rencontrer une seule fois la plume artiste des Goncourt, on y découvre tout de même que le discours des deux frères à propos de la femme est plus « complexe, ambigu et contradictoire » (p. 289) que le laissent croire les lectures superficielles de leur œuvre. Domenica De Falco effectivement réhabilite, autant que faire se peut, ces « célibataires acharnés » (p. 290). À ce compte, il faut applaudir l'entreprise comme une réussite par laquelle les amateurs et les curieux pourront redécouvrir ces deux auteurs (qui n'en font qu'un) pour ce qu'ils furent : de très grands écrivains, soucieux dans leur écriture avant tout d'observation, d'exactitude et d'art.